

Lurelu



La mer a un gout salé

Julie Marcotte

Volume 41, Number 3, Winter 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89717ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

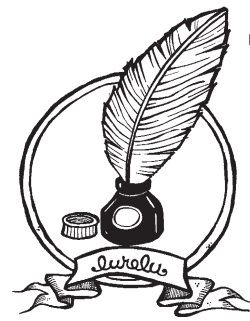
0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Marcotte, J. (2019). La mer a un gout salé. *Lurelu*, 41(3), 85–86.



La mer a un gout salé

par Julie Marcotte

85

Œuvrant auprès d'enfants d'âge préscolaire, Julie Marcotte juge fondamental de participer activement à la prévention précoce des difficultés de langage et d'apprentissage chez les tout-petits. Son principal cheval de bataille : promouvoir et enseigner aux parents et aux divers intervenants de la petite enfance l'importance de l'intégration du livre et de la lecture dans le quotidien des enfants.

Aujourd'hui âgée de trente-six ans et mère de deux jeunes enfants, Julie souhaite leur léguer le plaisir de lire et de raconter, en veillant à ce que chaque lecture soit pour eux un échange privilégié.

Je traîne sur le chemin de l'école. Mes yeux sont attachés à mes pieds qui, ce matin, n'ont pas envie de jouer à sauter les lignes du trottoir. Au-dessus de ma tête, le soleil est bien rond au milieu du ciel tout bleu. Partout autour, ça sent le gazon coupé et l'essence à tondeuse. On a annoncé à la radio qu'il ferait très chaud cet après-midi. Papa a donc dit oui pour que je parte en shorts. Dans quelques heures, M^{me} Martine nous souhaitera bonnes vacances, comme d'habitude, avec beaucoup trop de mots. Comme d'habitude, la plupart des élèves n'écouteront pas jusqu'au bout. Mais puisque M^{me} Martine aime quand même beaucoup son travail – elle dit que

c'est une vocation –, elle a décidé de le faire jusqu'à la toute dernière minute de l'année scolaire. Aujourd'hui, c'est le dernier jour d'école et j'ai un exposé oral à faire. À propos de mes vacances d'été. Mon cœur se resserre pour la énième fois sur cette pensée, mon cœur qui doit commencer à ressembler à un vieux pruneau à force d'autant de contractions depuis hier. Car je n'ai rien à dire du tout sur le sujet. Le peu de courage qu'il me reste me tire péniblement vers l'avant, alors que mon corps tout entier souhaite faire demi-tour.

Il y avait nos vacances. À nous, papa, maman et moi. Nos histoires de camping sauvage sur la grève, près de Sainte-Flavie. L'attachement de maman pour la petite tente délavée venue de l'enfance à papa. Papa qui la trouvait jolie pour cela. Nos nuits collés comme des sardines, moi au milieu.

Je relève les yeux devant la maison d'Albert. Il n'y est pas. Il a l'habitude de m'y attendre, assis sur la plus haute marche de l'escalier. Il aurait dû y être! Je sens mes yeux piquer. Au milieu de l'entrée à l'asphalte bien lisse, j'aperçois la tente-roulotte familiale. Mes pieds s'arrêtent et je reste piquée là à la regarder. La toile est encore fripée, mais elle a toujours sa belle couleur flamboyante de l'an dernier. C'est Albert qui a aidé son père à l'ouvrir il y a trois jours. Pour chasser l'humidité, qu'il m'a dit. Et l'odeur qui vient avec. Cette odeur, que j'aurais pour ma part tenue captive dans un pot, éternellement. Juste pour pouvoir revivre encore et encore cet instant parfait.

Tôt, le matin, dans notre petite tente surchauffée. La drôle de tête de papa quand il se réveille. Maman qui le recoiffe de ses longs doigts en riant. Le son de la fermeture éclair. Nous trois en pyjama, seau à la main, les pieds dans le sable. Une marée basse, généreuse de ses trésors. La chasse aux verres polis qui est officiellement lancée. Je cherche les bruns; ils sont plus rares. Maman, les bleus; ils lui évoquent la mer. Papa, lui, n'en a que pour les verts et pour les yeux de ma mère. *Notre famille, face au bonheur infini.*

La famille d'Albert a découvert le camping – pas sauvage – il y a deux ans. Ses parents ont d'abord acheté la tente-roulotte, puis, avec Albert et sa sœur, ils sont partis l'essayer pendant deux semaines, quelque part où on parle en anglais – il faut dire *I am 8 years old*, que m'avait dit Albert à son retour, pas *I have*, comme en français. Depuis, du camping, ils en mangent. Tellement que, cette année, Albert partira pendant tout un mois. À *Ogoulquuilte*, aux États-Unis. Parait qu'il y a la plage, là-bas.

Je ne suis jamais allée à la plage. La vraie, je veux dire, celle qui a des vagues turquoise et qui laisse sur les lèvres un gout plus salé encore qu'un sac complet de chips sel et vinaigre. «Pourquoi chercher la mer quand nous avons ici le plus majestueux des estuaires?» nous a souvent répété papa, à maman et moi. Je faisais chaque fois semblant de le croire. Si papa avait eu un peu de sous, il nous y aurait amenées sur-le-champ, je le sais bien. Juste pour nous voir heureuses.



illustration : Laurine Spehner

Maman ira-t-elle à la mer sans nous cet été? Je ravale douloureusement. Je reprends ma route, cette fois, les yeux devant, le pas rapide.

Maman qui pleure. Maman qui pleure tout le temps. Qui crie aussi, sans que je sache pourquoi. Surtout après papa. Mais après moi aussi. Maman qui sort de plus en plus souvent. Maman qui n'entre pas coucher. Une fois, deux fois, puis je ne compte plus. Maman qui retombe en amour, mais pas avec papa. Papa qui pleure. Papa qui pleure tout le temps. Maman qui me jette un drôle de sourire, avec de grands yeux tristes. Maman qui quitte la maison et qui ne revient plus.

Au moment où j'arrive devant l'école, mes joues brûlent et mes lèvres goutent le sel. J'ai envie de crier très fort. Après elle. Lui dire que sans elle, il n'y a plus de nous, que papa n'est plus vraiment papa, que les nuits ont recommencé à me faire peur. Que j'ai vu papa mettre au chemin la petite tente délavée avant-hier. Qu'il n'y a plus de vacances pour nous, jamais, pas même dans notre tête.

La cloche sonne. Je scrute une dernière fois la cour. Aucune trace d'Albert. Je renifle un bon coup, puis me dirige vers la porte-entonnoir. Dans la classe, M^{me} Martine nous explique la consigne : nous procéderons par ordre alphabétique pour les présentations. Lemaire, Marie; j'ai le temps de douze lettres pour réfléchir. Car il faudra bien que je raconte quelque chose, moi aussi.

Archambault, Léanne : ira au chalet familial dans les Laurentides. Bérard, Béatrice : deviendra une grande violoniste grâce à ce camp musical auquel elle participera. Chollet, Romain : visitera ses grands-parents en France. Demers, Thomas... Ferland, Charlotte... Fortier, Camille...

Je n'écoute plus ce qui se dit devant. Entre mes deux oreilles, un combat. D'un côté, le désir, puissant, d'être comme tout le monde. De l'autre, cette agaçante manie de vouloir toujours dire la vérité-rien-que-la-vérité-je-le-jure. Je me retourne vers le pupitre d'Albert. Qu'aurait dit mon ami s'il avait été là?

– Marie, c'est à toi.

Je me dirige honteusement vers l'avant de la classe. Car j'aurai honte, peu importe l'issue; honte de ma vérité comme de mon mensonge. Devant tous ces yeux affamés, prêts à ne faire qu'une bouchée de ceux qui ne sont pas à la hauteur, je fais ce qu'on m'a déjà conseillé de faire quand l'émotion est trop forte : je fixe ce petit point imaginaire au fond de la classe, celui qui donne faussement l'impression qu'on regarde quelqu'un. Et puis j'attends. J'attends je ne sais quel miracle.

La porte de la classe s'ouvre alors dans un vacarme qui redirige l'attention de toute la classe. Albert! Son visage a la couleur d'une grosse fraise écrasée et son toupet, trempé de sueur, lui colle sur le front. Il porte un pantalon de velours et son coupe-vent est attaché par un gros nœud à sa taille. Sa mère, sans aucun doute. Albert tente en vain d'atteindre discrètement son pupitre, alors que moi,

je gagne du temps en faisant mine d'attendre qu'il s'installe. Mon ami s'assoit et m'adresse aussitôt le plus fantastique des sourires. Plus enjoué que d'ordinaire, il me chuchote quelque chose que je ne comprends pas. Je fronce les sourcils.

– Marie, tu peux commencer, insiste M^{me} Martine. Nous t'écou- tons.

Albert essaie de nouveau. Je fronce mon visage au complet en chuchotant un «quoi?» bien senti.

– Marie. Maintenant.

M^{me} Martine est peu douée pour cacher son impatience. Albert lève les yeux au ciel et soupire en rigolant. Puis, crédule, je le vois qui vient me rejoindre avec cet air malin de celui qui en sait plus que moi. Une fois à ma hauteur, il se retourne vers la classe et lance, enthousiaste :

– Cet été, Marie et moi, on ira à Ogunquit!

Ça y est, je crois que j'ai avalé une mouche.

La cloche a fait entendre son ultime ding-dong. Chargés comme des ânes, Albert et moi quittons l'école sans y jeter un dernier regard. Contrairement à tous les autres, nous marchons lentement. Mon ami me raconte. Que ses parents savaient pour les miens. Qu'ils lui avaient proposé de m'emmener avec eux en vacances. Qu'ils en avaient déjà discuté avec papa. Que papa avait dit oui. Qu'Albert devait me l'annoncer ce matin, mais qu'il s'était levé en retard. Devant mon silence, Albert me demande :

– Marie, tu vas bien?

Je lève les yeux vers lui. Ses joues sont plus rouges que jamais. Je souris.

– Oui. Grâce à toi.

Après avoir laissé mon ami chez lui, je passe voir papa au garage. Je lui parle d'Ogunquit, de la famille d'Albert, de la tente-roulotte. Et de la mer. Papa me prend dans ses bras avec toute la tendresse du monde. J'ai envie de pleurer. Lui aussi. Mais à la place, il me demande :

– Tu me rapporteras des verres polis? Des verts, bien sûr. Comme tes beaux yeux.